François Lindemann

Le virtuose du piano au cœur bleu

François Lindemann, fondateur du mythique groupe Piano Seven, vient de **fêter ses 75 ans.** A cette occasion, «L'illustré» a accompagné durant plusieurs jours le pianiste vaudois. Une rencontre intime qui nous a emmenés du paisible village de Saint-Luc (VS) à la bouillonnante scène du Jumeaux Jazz Club, temple lausannois de la musique improvisée.

PHOTOS SEDRIK NEMETH

Le soir de ses 75 ans, le mercredi 17 septembre, François Lindemann est monté sur la scène du Jumeaux Jazz Club, à Lausanne, devant des centaines de personnes en folie.

TEXTE ANTOINE HÜRLIMANN

Les mêmes mèches ondulées et la même moustache taillée, lorsque ses doigts virevoltaient avec virtuosité dans la grande salle du Montreux Jazz Festival, en 1975. A un détail près: la couleur. Au Jumeaux Jazz Club, ce 17 septembre, la crinière du pianiste lausannois François Lindemann, blanchie par cinquante ans d'étreintes passionnées avec la note bleue, laisse apparaître l'inexorable fuite du temps. Le succès du musicien, qui ce soir-là fête ses 75 ans avec ses proches dans le nouveau temple du jazz plein à craquer de la capitale vaudoise, n'a néanmoins pas pris une ride.

Droit derrière la cadence explosive de la rappeuse algéro-suisse Badnaiy, tête d'affiche des préliminaires extra-muros du festival orgiaque de Sévelin, le septuagénaire profite des balbutiements de la jam-session en cours pour monter sur scène avec une agilité féline. Il s'installe, discret comme une ombre, derrière le clavier mis à la disposition des mélomanes amateurs, voire plus, tous les mercredis à la nuit tombée.

Une foule dense, bigarrée et très jeune lui fait face. Plusieurs centaines de personnes qui, pour la plupart, ne réalisent pas que le fondateur de Piano Seven (groupe mythique composé de sept pianos à queue Steinway, qui a donné plus de 150 concerts en Suisse, en France, au Liban, au Brésil et en Asie) s'apprête à s'offrir en spectacle. Un anonymat de courte durée: «Une légende de la musique nous a rejoints», s'exclame alors au micro – autour duquel est noué un drapeau palestinien – en le désignant Théo «Starocaster» Starobinski, guitariste du remuant ensemble Chic Astral. Le public, chauffé comme une baraque à frites par le génial multi-instrumentiste Alexandre Cellier et l'exubérant chanteur Staro, exulte. Une salle en ébullition qui tranche avec la sérénité qui régnait au cœur de Saint-Luc (VS), moins de 72 heures plus tôt. Un paisible village chatouillant les nuages où *L'illustré* avait rendez-vous avec François Lindemann, quelques respirations avant le début de sa carte blanche vendue au programme de l'honorable festival Jazz sous les étoiles.

Accompagné par sa femme, Astrigh, avec qui il partage sa vie depuis plus de quarante ans, le pianiste virtuose observe les artisans qu'il a réunis au cœur de Saint-Luc (VS) pour une polyrythmie inédite à l'occasion du festival Jazz sous les étoiles. Avant de lui-même rejoindre le piano installé dans l'église du village.

L'enfance à l'hôtel

Rembobinons. Nous sommes le dimanche 14 septembre, il est environ 13 h 30. Une montagne de raclettes et des bières brassées localement sont servies par de gais pinsons aux mots aussi chantants que ceux de notre photographe Sedrik Nemeth. La demi-meule de val d'Anniviers convoitée tend à disparaître quand la star du raout valaisan surgit au volant de sa vieille Volvo V70 rouge usé. En nous apercevant, il retire ses lunettes fumées aux verres orangés et dévoile ses yeux marron. Son regard rieur, plein de malice, permet d'imaginer facilement l'enfant de 4 ans qu'il fut et dont les petits pieds imitaient les acrobaties des danseurs de swing sur le tapis de l'entrée de l'hôtel de ses parents, Roger et Claudine Lindemann.

Voix douce et sourire léger, il nous propose immédiatement le tutoiement. Tout le monde s'attable. Notre interlocuteur pioche dans une assiette de charcuterie du cru et se raconte aussi loin qu'il se souvienne. C'est à Lausanne, dans l'établissement familial autrefois nommé Hôtel de l'Europe – dont le bâtiment en forme de fer à repasser est toujours visible à l'angle défini par l'avenue Louis-Ruchonnet et les escaliers du chemin de Mornex –, que celui qui a d'abord fait un apprentissage de graphiste découvre l'étendue du monde. Les employés sont principalement Italiens, Espagnols, Portugais et Turcs. Les visiteurs, eux, viennent souvent d'encore plus loin.

Photos Sedrik Nemeth

Dans le salon de sa coquette maison nichée dans les hauts de Lausanne, l'artiste aime se laisser absorber par ses – nombreux – vinyles de jazz, mais aussi de musique classique.

Le pianiste est également compositeur. Assis à son bureau surplombant son jardin, il couche ses notes à la main sur du papier à musique.

Au sous-sol de sa demeure, François Lindemann accumule des instruments ramenés de ses nombreux voyages. Ici, un «khên», soit un orgue à bouche déniché en Thaïlande.

«J'ai eu l'idée, par hasard, de rassembler tous les copains pianistes dans le but de former un groupe: Piano Seven»

FRANÇOIS LINDEMANN

Il les observe jouer aux cartes, boire, fumer, se reposer… Les années 1950 ont le goût de l'alcool et l'odeur du tabac froid.

C'est aussi derrière la porte à la poignée en bakélite noire laquée de cette bâtisse de type haussmannien que François Lindemann s'amourache de l'instrument qui l'accompagnera toute sa vie. «Dans ses heures creuses, mon père, un assez bon pianiste classique, bossait Chopin ou Debussy, se remémore-t-il. Je l'écoutais religieusement. Dans le salon VIP de l'hôtel, les clients pouvaient passer des disques mis à disposition par ma mère: des 78 tours, les plus anciens vinyles, et les tout premiers 45 tours. Il y avait des classiques, de la variété, comme Gilbert Bécaud… Mais moi, je préférais l'ambiance à l'américaine.» Une atmosphère qu'il crée, dès qu'il en a l'occasion, avec les galettes du clarinettiste Sidney Bechet, du tromboniste Tommy Dorsey et – évidemment – du pianiste Duke Ellington.

En 1975, François Lindemann jouait dans la grande salle du Montreux Jazz Festival. Un rendez-vous légendaire qu'il a honoré à de nombreuses reprises.

Le piano en cachette

Quand le patriarche s'absente à l'étranger pour raisons professionnelles, l'artiste en devenir saute sur le piano tant fantasmé et balade ses mains en autodidacte. «Mon père était quelqu'un d'assez imposant, donc je n'osais pas le faire en sa présence, souffle le lauréat du Grand Prix de la Fondation vaudoise pour la promotion et la création artistiques, en 1997. J'essayais des mouvements, je copiais ce que j'entendais çà et là. Je jouais certainement comme une pince, mais j'arrivais à reproduire des extraits de différentes choses, comme *What'd I Say* de Ray Charles et une mazurka de Chopin.» Jusqu'à ce que son père rentre une fois plus tôt que prévu de voyage et le surprenne en train de pasticher des airs savants. «Je l'ai entendu s'écrier avec force, dans mon dos: «Mais tu joues!» Il est ensuite devenu tout doux et s'est installé à côté de moi. Il m'a glissé qu'il trouvait incroyable ce que j'arrivais à faire et m'a demandé si je voulais apprendre sérieusement le piano. J'ai accepté.»

François Lindemann, à gauche, au côté de son complice Sebastian Santa Maria décédé trop jeune des suites d'une maladie. Leur rencontre est à la base de Piano Seven, formation insolite composée de sept pianos à queue Steinway.

François Lindemann entre au conservatoire à 7 ans. Il en ressortira «seulement» quatre ans plus tard. «Je voulais faire d'autres choses, m'amuser comme n'importe quel garçon de 11 ans dans la cour d'école. Même si j'écoutais du jazz grâce aux disques que ma mère m'achetait en ville, j'étais, à cette période, davantage intéressé par les trains électriques et les copains.» Il marque une pause et regarde brièvement le ciel: «Le jazz moderne est arrivé dans ma vie par l'entremise de mon grand frère, récemment décédé. Il était astrophysicien et avait sept ans de plus que moi. Pour ses 18 ans, il avait reçu une stéréo. Il possédait un disque des Jazz Messengers, un groupe lancé en 1953 par Art Blakey et Horace Silver. J'étais fasciné. Cela n'avait rien à voir avec tout ce que j'avais pu entendre auparavant.»

A l'adolescence, il monte un groupe avec des complices. La grande débrouille! «On répétait dans le salon de mes parents, conte le compositeur qui a par ailleurs enseigné à la Haute Ecole de musique (HEMU). On avait déniché une cymbale à 30 balles, mais on n'avait pas assez de sous pour acheter le pied. Pas de souci: j'avais planté un clou dans une chaise appartenant à ma mère pour la faire tenir.» Il éclate de rire: «En découvrant mon bricolage, elle avait failli verser et avait hurlé: «Mais qu'as-tu fait à ma chaise Louis-Philippe?!?»

Le succès par hasard

On doit les prémices du véritable phénomène Piano Seven à sa rencontre avec son homologue helvético-chilien Sebastian Santa Maria, mort en 1996 des suites d'une terrible maladie héréditaire. «Il a écrit et composé pour Isabelle Adjani, Claude Nougaro, Bernard Lavilliers, Catherine Lara et tant d'autres, liste avec émotion François Lindemann. Ensemble, nous avons fait les plus importantes scènes de jazz helvétiques et françaises. Cela marchait bien. J'ai eu l'idée, par hasard, de rassembler tous les copains pianistes dans le but de former un groupe dans lequel chacun écrirait de la musique pour les autres. Nous avons ouvert nos agendas et il s'est avéré que nous étions sept à être disponibles pour une date à la Salle Paderewski, au Casino de Montbenon, à Lausanne. Nous devions trouver un nom pour faire notre promotion. L'organisateur nous a comptés avant de nous baptiser: Piano Seven. Ce qui devait être un seul et unique coup a été un tel triomphe que nous avons reproduit l'expérience. Encore et encore, pendant plus de trente ans. Pas mal, non?»

«Je fais de la musique en groupe pour ne pas être seul»

FRANÇOIS LINDEMANN

Exactement cinquante ans après son passage dans le festival fondé par Claude Nobs, François Lindemann a mis le feu au Jumeaux Jazz Club, à Lausanne, lors d'une jam-session du Chic Astral.

Photos capture YouTube, Plainisphare, Dany Gignoux/Bibliothèque de Genève/via Galerie 1 2 3, Sedrik Nemeth

Dans un monde toujours plus polarisé où règnent les va-t-en-guerre sans mémoire ni scrupule, le rêve de François Lindemann reste d'actualité, même s'il remonte à un demi-siècle maintenant: créer du commun. Avec, lors de chaque déplacement à l'étranger, un artiste local à qui l'on tend la main ou un morceau de musique du pays que l'on arrange. «Ce n'est pas qu'une mise en valeur ou, pire, de la charité, insiste le Vaudois. C'est un échange de savoir, d'égal à égal. J'ai énormément appris de mes rencontres. Ce que je retiens, c'est qu'il est toujours possible de s'harmoniser, même quand cela paraît impossible.» Un magnifique Yamaha l'attend au fond de l'église catholique richement décorée de l'ancienne commune valaisanne d'à peine plus de 300 âmes. Il philosophe en s'en approchant: «Je fais de la musique en groupe pour ne pas être seul. Je recherche l'interaction et j'aime quand la musique est à l'image de la vie. Avec ses maladresses, ses réunions, mais aussi ses séparations. Si tout est parfaitement emballé comme un paquet-cadeau, on s'ennuie affreusement.»

Aujourd'hui, le jazzman cultive autant ses souvenirs dans sa coquette maison nichée sous le stade de la Pontaise que son rapport à chaque nouvelle expérience. «Ce qui maintient ma capacité à m'émerveiller, c'est de vivre des premières fois, comme à Saint-Luc où j'ai – c'est inédit – mis en scène des artisans dans une polyrythmie organisée par le talentueux batteur Cyril Regamey. Mais ce qui m'anime aussi, c'est ma femme Astrigh, avec qui je suis depuis plus de quarante ans, nos deux filles et nos quatre petits-enfants.» La vedette confie adorer son rôle de grand-père. «Quand j'ai le temps, j'aime énormément m'amuser avec mes petits. J'ai, par exemple, confectionné des cartes au trésor que j'avais volontairement mal cachées dans le jardin. Les enfants étaient tombés sur ces morceaux de parchemins que j'avais brunis. Je leur avais raconté que c'étaient sûrement des pirates qui les avaient oubliés. C'est le genre de choses que j'apprécie faire désormais. Parallèlement, bien sûr, aux spectacles interethniques que je concocte chaque hiver.»

Il termine seul le chemin menant à la chapelle de la bourgade. En ce dimanche, jour du Seigneur, c'est François Lindemann qui réunit le plus de fidèles – et qui, à pas de chat, referme la boucle commencée cinquante ans plus tôt sur les scènes du Montreux Jazz Festival. ●